



J'allai à lui, je lui tendis la main. (Page 869.)

— A merveille, mais comment me conduisez-vous hors Paris?

— Oh! pour cela, il faut me laisser faire.

— Je vous donne plein pouvoir, prenez une escorte aussi considérable que vous le voudrez.

D'Artagnan secoua la tête.

— Il me semble cependant que c'est le moyen le plus sûr, dit Mazarin.

— Oui, pour vous, monseigneur, mais pas pour la reine

Mazarin se mordit les lèvres.

— Alors, dit-il, comment opérerons-nous?

— Il faut me laisser faire, monseigneur.

— Hum! fit Mazarin.

— Et il faut me donner la direction entière de cette entreprise.

— Cependant...

— Ou en chercher un autre, dit d'Artagnan en tournant le dos.

— Eh! fit tout bas Mazarin, je cois qu'il s'en va avec le diamant.

— La suite au prochain numéro. —

MÉMOIRES

DE JOSEPH GARIBALDI

PAR

ALEXANDRE DUMAS

(Suite.)

En route, sur la rive d'un petit ruisseau, je trouvai un homme, la poitrine nue et lavant sa chemise;— je compris que c'était cet homme-là que je cherchais.

J'allai à lui, je lui tendis la main, je me penchai.

A partir de ce moment, nous fûmes frères.

Il n'était plus alors dans sa maison de com-

merce; mais, comme moi, il était entré au service de la république de Rio-Grande. Il commandait l'infanterie de la division Juan Antonio, un des chefs républicains les plus renommés. Comme moi, au reste, il quittait le service, se dirigeant *al salto*.

Après un jour passé ensemble, nous nous donnâmes nos adresses respectives, et il fut convenu que nous ne ferions rien d'important sans nous prévenir l'un l'autre.

Qu'on me permette un détail qui fera connaître notre misère et notre fraternité.

Anzani n'avait qu'une chemise, mais il avait deux pantalons.

J'étais aussi pauvre que lui en fait de chemises, tandis qu'il était d'un pantalon plus riche que moi.

Nous couchâmes sous le même toit, mais Anzani partit avant le jour et sans me réveiller.

En me réveillant, je trouvai sur mon lit le meilleur de ses deux pantalons.

J'avais vu à peine Anzani, mais Anzani était un homme qu'on jugeait à première vue; aussi, lorsque je pris du service près de la république de Montevideo, et que je fus chargé d'organiser la légion italienne, mon premier soin fut d'écrire à Anzani de venir partager ce travail avec moi.

Il vint, et nous ne nous quittâmes plus jusqu'au jour où, touchant la terre d'Italie, il mourut entre mes bras.

XXXVII

PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES ET COURTIER DE COMMERCE.

Je descendis à Montevideo dans la maison d'un de mes amis nommé Napoléon Castellini. A sa gentillesse et à celle de sa femme je dois beaucoup trop pour m'acquitter jamais autrement que par la reconnaissance que je leur ai

vouée, et cela comme à mes autres bien chers G.-B. Cuneo, — cet ami de toute ma vie, — les frères Antonini et Giovanni Russo.

Les quelques écus provenant de la vente de mes peaux de bœuf dépensés, pour ne pas demeurer avec ma femme et mon enfant à la charge de mes amis, j'entrepris deux industries qui, je dois l'avouer, à elles deux et cumulées, suffisaient à peine à mes besoins.

La première était celle de courtier en marchandises; je portais des échantillons de toute espèce sur moi. Je tenais tout, depuis la pâte d'Italie jusqu'aux étoffes de Rouen.

La seconde était celle de professeur de mathématiques dans la maison de l'estimable M. Paolo Semidei.

Ce genre de vie dura jusqu'à mon entrée dans la légion orientale.

La question de Rio-Grande commençait à s'établir et à s'arranger. Je n'avais plus rien à voir de ce côté. La république orientale, — c'était ainsi que se nommait la république de Montevideo, — me sachant libre, ne tarda point à m'offrir des occupations plus en harmonie avec mes moyens, et surtout avec mon caractère, que celles de professeur de mathématiques et de colporteur d'échantillons.

On m'offrit et j'acceptai le commandement de la corvette *la Constitution*.

L'escadre orientale se trouvait sous les ordres du colonel Cosse; celle de Buenos-Ayres aux ordres du général Brown.

Plusieurs rencontres et plusieurs combats avaient eu lieu entre les deux escadres, mais ils n'avaient eu que de médiocres résultats.

Vers le même temps, un certain Vidal, de triste mémoire, fut chargé du ministère général de la république.

Un des premiers et des plus déplorables actes de cet homme fut de se débarrasser de l'escadre, qu'il disait trop onéreuse à l'État. Cette escadre, qui avait coûté d'immenses sommes à la république, et qui, entretenue comme la chose était facile alors, pouvait constituer une prééminence marquée sur la Plata, fut com-